



L'île des anamorphoses

Version de Sylvain Cardonnel

La isla de las anamorfofis

Jorge Luis Borges dira toute sa vie que le Japon est le dernier pays civilisé au monde. Il dira aussi : « *Ce que Borges préférerait, c'est qu'on le loue davantage pour ce qu'il n'a pas écrit que pour ce qu'il a écrit. C'est-à-dire pour ce qu'il a gommé et se retrouve entre les lignes.* » Il parlait encore de lui à la troisième personne.

Une photographie de l'écrivain prise en 1969 par José Maria « Pepe » Fernández le montre au centre de l'étoile de marbre d'un hôtel appelé « L'Hôtel », situé rue des Beaux Arts à Paris. Oscar Wilde y termina ses jours, seul et ruiné. Borges lui-même avait exprimé le souhait d'y mourir... un jour. Mais ce jour ne se trouva pas : Jorge Luis Borges décéda à Genève.



Cette photographie de Borges en pied au centre de l'étoile de marbre, prise en plongée tandis que son regard tiède sinon inquiet semble se porter devant lui, est prémonitoire d'une expérience singulière qu'il mena à bien, dit-on, et qui lui aura permis de tester la nécessité de ce genre nouvellement apparu en littérature (1977) que l'on nomme l'autofiction. L'autofictionneur éprouve le « je » comme fiction. L'œuvre autofictive ne se contente pas d'en rendre compte puisqu'elle est indissociable du processus d'écriture : elle l'invente tout au contraire. En effet, dans une nouvelle aujourd'hui disparue sous sa forme originale en espagnol, Borges inventait quant à lui la troisième personne en littérature mais finissait, au terme d'un long processus de dépérissement solipsiste, déprimé et vaincu, par renoncer à son invention et se remettait à écrire à la première personne.



La symbolique de l'image de l'écrivain en pied flanqué au centre de l'étoile, est puissante. Elle suggère la position axiale de l'auteur – il est le cœur de l'anamorphose – à laquelle se rapportent toutes les déformations de sa personne imprimées dans les textes dont il se prétend raisonnablement l'auteur. À moins que cette étoile ne soit la couronne de la liberté qui lui est retombée aux pieds !

Cette nouvelle captivante semblait s'être évanouie jusqu'à ce qu'un universitaire oisif et taiseux, professeur expatrié dans une université oubliée de Kamakura, en retrouve la trace sous la forme d'une traduction japonaise. L'original manquant existait donc encore sous le mirage de son double en traduction. L'universitaire en avait eu vent en lisant une traduction de l'espagnol par Javier Albiñana du roman de Jean-Philippe Toussaint, *La Verdad sobre María*, qui l'évoquait dans une phrase. « *Porque no existo, nunca, una tercera persona en el sueños, el protagonista es siempre uno mismo, como en La isla de las anamorfosis, el relato apócrifo de Borges.* »

L'universitaire ne tarda pas à apprendre en lisant cette fois une biographie de Jorge Luis Borges que l'écrivain s'était marié tardivement et à deux reprises. Une première fois en 1967 avec une vieille amie, veuve depuis peu (une mésentente qui durera trois années). Puis, une seconde fois peu avant sa mort, en 1986, avec son assistante, une certaine María Kodama, dont le père était Japonais et un descendant de samouraï. Stupéfaction. La coïncidence entre le prénom du titre du roman et celui de la seconde épouse de Borges troubla fortement l'universitaire qui était, lui, resté célibataire et pensait pourtant bien connaître la María autofictive du roman.

Le qualificatif d'apocryphe (el relato *apócrifo*) dont usait Jean-Philippe Toussaint dans son texte pouvait s'interpréter de deux manières radicalement différentes quoique concomitantes. Le choix de l'adjectif était, ou bien une précaution pour se prémunir d'éventuels reproches de critiques littéraires professionnels, lesquels auraient peu supporté l'évocation d'une nouvelle dont l'authenticité restait douteuse, ou bien il était une « façon » indirecte, toute en subtilités, de qualifier sa propre aventure littéraire pour annoncer la fin du roman au motif de l'impossibilité éprouvée par Jorge Luis Borges – *adversus hostem aeternam auctoritas esto*¹ – d'un usage honnête de la troisième personne, toujours suspectée d'abriter le « moi, je » d'un auteur en majesté ne

¹ Note du traducteur : « Que la possession légitime soit éternelle contre l'ennemi. »



réussissant jamais à se dégager des rêts qu'il a pourtant cru bon tendre lui-même pour broser le portait psychologique de ses personnages.

Le personnage principal de *La Verdad sobre María* s'interrogeant sur la réalité de la sensation qu'il éprouve d'avoir participé à une scène à laquelle il n'était pas physiquement présent mais qui lui laisse, précisément comme dans le rêve, un caractère de réalité impossible à démentir, à l'instar de la sensation produite par l'expérience du *cogito* chez René Descartes, était une nouvelle démonstration de cet échec.

L'universitaire entreprit quelques recherches qui allaient bientôt le mener jusqu'à ce texte qu'il retrouve publié en japonais dans un numéro de la revue littéraire *Subaru* de 1986, l'année de la mort de Borges. C'est en effet avec María que Jorge Luis se rend au Japon pour la seconde fois en 1985. La nouvelle *La isla de las anamorfosis* est sans doute le fruit d'une commande passée à l'occasion de la conférence donnée par Borges à Tokyo à l'Instituto Cervantes cette année-là par un rédacteur de la prestigieuse revue littéraire japonaise. À des journalistes qui l'interrogeaient peu avant, il avait confié : « Borges a une invitation pour aller au Japon et il a hâte de s'y rendre. Vous allez lui dire qu'étant aveugle, il ne va pas apprécier ; il ne le croit pas. Le fait même de penser "*Je suis au Japon*" représente déjà une richesse. » Gageons que l'enthousiasme de Borges gagna le public de la conférence.

« *Les dernières années de Borges semblent vécues sous le signe d'une certaine euphorie. La présence de María Kodama accompagnant le vieil aveugle comme une précieuse étoile réincarnée à qui reviendrait de le guider sur les dernières routes de sa vie n'y est sans doute pas étrangère. Elle prolonge le regard éteint. D'un voyage au Japon réalisé avec cette compagne, Borges est revenu en effet, selon ses propres confidences, avec quantité d'images alors que les choses ne lui avaient été que décrites* », explique Marcel Le Goff.

Jorge Luis Borges fit de María sa légataire universelle mais les décisions qu'elle a prises depuis 1986 suscitent la controverse et ont parfois déclenché les insultes. María Kodama (née en 1941 ou 1945 ou 1937 ?) préside actuellement la *Fundación Jorge Luis Borges*, qui a son siège à Buenos Aires. On lui reproche de profiter de son statut pour



agir, à présent qu'elle est veuve, uniquement dans son propre intérêt, qui n'est pas celui de la littérature !, hurle la critique.

Dans les rares confidences auxquelles María Kodama s'est laissée aller sur sa relation avec Borges qu'elle n'hésite pas à qualifier de « *especial* », elle indique par exemple que le couple jamais ne s'autorisa le tutoiement. Était-ce une manière de dire la théorie de personnes abritées en chacun de nous ou la part d'altérité que chacun nourrit en soi ? Elle raconte qu'elle lui faisait la lecture ou lui dessinait avec des mots le monde qui les entourait lorsqu'ils voyageaient, qu'ils dormaient dans des chambres séparées et encore, que le soir en le quittant, elle lui laissait ses vêtements au pied du lit et lui expliquait où était la cravate, la chemise, le pantalon, la canne, etc. Elle confirme qu'elle écrivait *évidemment* sous sa dictée. On imagine que Borges lui aura confié la nouvelle *La isla de las anamorfosis* pendant la durée du vol de retour du Japon jusqu'en Suisse.

María conserve un droit de regard sur tout ce qui concerne l'œuvre de son mari. Elle avait oublié l'existence de cette nouvelle jusqu'à ce que l'universitaire n'en fasse écho et ne propose une (re)traduction en langage occidental, le français en l'occurrence, dans le bulletin des Études culturelles de la Faculté des langues et littératures de l'université municipale de Kamakura, volume XXI, fascicule 27, pages 1579-1588. Or, celle que les Argentins ont surnommée la « *vuidissima* » (la veuvissime) et qui n'hésite pas à recourir aux tribunaux pour défendre âprement ses intérêts, ne s'opposa pas à la publication de la traduction, geste (ou absence de geste) qui alimente désormais l'hypothèse qu'elle est en réalité l'auteure de cette nouvelle qui se conclut très énigmatiquement par ces mots : « Je n'ai pas écrit *L'il des anamorphoses*, ne m'y étant jamais vraiment résolu, c'est elle, c'est María ! »

L'universitaire explique dans une note accompagnant sa traduction en français du texte japonais que l'emploi d'un pronom personnel à la première personne est conditionné dans la langue japonaise par la situation de parole dans laquelle s'inscrit le locuteur. Il informe et exprime tout à la fois sa position sociale et le type de relation qu'il entretient avec son interlocuteur, María en l'occurrence. Le traducteur japonais de la nouvelle originale de Borges, un certain Akatenaka Ishizuka, avait donc eu le choix



entre *ore*, *boku*, *washi*, *watashi*, etc., s'il s'agit d'un homme ou, *atashi*, *atakushi*, *watashi*, *watakushi*, etc., s'il s'était agi d'une femme. Il a choisi le pronom *ore* pour restituer le *yo* espagnol. Or, l'emploi du pronom *ore* appartient au registre familier qui connote une forme de vulgarité dépréciant le sujet et obligeant à reconnaître le caractère pour ainsi dire définitivement *bouffon* de la première personne.

Une autre photographie de l'écrivain et de María Kodama probablement volée par un paparazzi (non-identifié par l'universitaire) alors que le couple marche ensemble, c'est-à-dire presque à chaque fois que Jorge Luis Borges se déplace dans le réel, nous le montre prenant le bras de María mais non pour suivre ce guide dont il a besoin depuis que sa cécité est devenue quasi totale. Jorge et María sont au pied d'un immeuble cossu aux murs recouverts de marbre. Oui, le geste de Borges sur ce cliché n'est pas celui de l'homme aveugle mais un geste de voyou : c'est l'attitude de l'homme fort et fier de posséder une femme. Il la retient, lui interdit comme elle le veut de s'engager dans l'immeuble et lui intime d'aller plus avant dans le réel. Le mouvement de la chevelure de María Kodama laisse imaginer la brutalité du geste. Il est clair que Borges s'apprête également à marteler le carrelage du trottoir du fût de sa canne : il entend que sa volonté soit respectée, y compris dans un bruit mat de caoutchouc sur la chaussée.

L'universitaire de Kamakura poursuit ses recherches. Quelque chose dans ce jeu de personnes ne laissait pas de l'intriguer. Il en rendit compte dans un article paru dans un nouveau bulletin des Études culturelles de la Faculté des langues et littératures de l'université municipale de Kamakura où avait d'abord paru sa traduction française de *La isla de las anamorfosis* (cf, volume XXI, fascicule 25, pages 1701-1728). Il s'y efforçait de comprendre les motifs et raisons de l'expérience littéraire dont témoignait la nouvelle prétendument apocryphe de Borges.

Devait-on y entendre un appel voire un cri ?, était sa question de départ.

Avait-elle été l'objet d'une volonté lucide, le fruit d'une intention délibérée ou bien n'était-elle que le résultat d'un jeu de circonstances contingent, articulant la cécité croissante de Borges à l'assistance de plus en plus pressante de María Kodama ?, était la problématique qu'il développait ensuite.



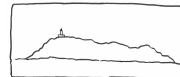
Dans sa conclusion, l'universitaire avançait que la perte progressive de la vue avait contraint Borges à satisfaire son désir d'écriture, et bien d'autres encore tout aussi impérieux, par le moyen (il écrivait « par le biais ») de la dictée faite à María. Il supposait que celle-ci avait docilement pris en notes tout ce que Jorge Luis Borges lui confiait mais que María n'avait pu s'empêcher (était-ce par respect, espièglerie ou vengeance ?) de transposer systématiquement les « je » en « il », traduisant l'intégralité de la parole de l'écrivain à la troisième personne. Elle s'octroyait ainsi à l'insu de Borges (?) la position de l'annaliste ou de la mémorialiste facétieuse des propos fictifs de l'écrivain jusqu'à sa mort.

La mort de l'écrivain marqua un coup d'arrêt à cette interminable mise en abîme.

Mort de Jorge Luis Borges le 14 juin 1986. Cet état définitif permettant enfin à María d'affirmer sans plus aucun scrupule ce que la personne de Borges avait été, elle termina de transcrire les notes prises sous la dictée de Jorge et cela forma une épaisse liasse de feuillets intitulée *Le pronom meurtrier*, dans lesquels la personne « Borges », désormais au-delà de la vision et de la cécité, s'autorisait sous la plume de María l'usage d'un « je » franc pour déclarer : « Je n'ai pas écrit *L'il des anamorphoses* [...], c'est elle, c'est María ! »

C'est cette vérité-là sur María que l'universitaire pensa être parvenu à dégager de l'analyse des textes de l'écrivain argentin : l'accusation borgesienne doit être interprétée comme un aveu impudique de María, la révélation du tour qu'elle lui joua, le coup de théâtre final et apocalyptique clôturant leur « *relación especial* ».

Craignant toutefois de s'attirer les foudres et les avocats de la veuve, l'universitaire terminait son article par une phrase qui interrogeait la possibilité que Borges ait été conscient voire complice de cette « manœuvre » littéraire et demandait, si sous le terme d'*apocryphe* dont avait usé Jean-Philippe Toussaint, ne se devinait pas la lutte qui avait opposé et réuni les deux amants, lutte que Borges, victime de son âge, avait perdu au profit de María ?



Une fois encore, l'absence de réaction de María Kodama pourra faire accroire cette hypothèse.